



BLOG DANSE

Céline Zufferey

Footwa d'immobilité – *Histoires Condensées*

L'APRES-MIDI D'UN FOOTWA

La petite histoire de la danse proposée par le chorégraphe Footwa D'Immobilité est d'abord celle d'un partage. Dans le préambule à l'étourdissante performance qu'il présente les après-midis dans sa version anglaise à l'Ecole internationale de Genève, il joue avec le mot « copyright ». Il n'y aurait pas d'histoire de la danse à raconter, dit-il, sans le droit de copier, *the right to copy*. Le droit d'imiter, de se laisser inspirer, Maguy mariner, entraîner dans les gestes qui traversent et ont traversé les corps et le corps social des générations dansantes présentes ou passées. Par plaisir danser. Le facétieux conférencier prêche évidemment aussi pour sa paroisse puisque deux heures durant il ramène à la vie, avec une virtuosité et un humour effervescents, les fantômes, tout de voiles, de collants ou de robes icôniques parés, des figures majeures de l'histoire de la discipline. Nureev, Nijinski, Isadora Duncan, Balanchine, Martha Graham et autres géants ressuscitent sous nos yeux. Footwa d'Immobilité est un voleur de feu. Et il est prêt à tout pour l'obtenir, même à démarrer sa performance allongé sur le gril du Théâtre des Arts d'où il fait pleuvoir ses costumes de scène sur le plateau.

Puis le danseur de débiter sa fresque historique en rappelant quelques fondamentaux. Pour Nietzsche, la danse trône au sommet de la pyramide des arts. Si l'argument du philosophe pourrait être discuté, les faits eux paraissent incontestables. Chaque weekend des gens se réunissent aux quatre coins de la planète pour danser, clubber, groover, tanguer, révéler. Aucun des autres arts ne semble posséder ce pouvoir de rassemblement et chaque forme de pratique, urbaine, folklorique ou rituelle, apporte sans distinction sa contribution à

l'incommensurable répertoire universel de mouvements. L'histoire de la danse, nous rappelle encore le performer, est également celle d'un lien intime à la musique et c'est l'infatigable homme orchestre Foofwa qui fredonne *a capella* chacun des airs sur lesquels il chorégraphie pour nous.

La danse prend véritablement corps à travers le récit des origines fabuleuses. Fils du danseur suisse Claude Gaffner et de la danseuse d'origine brésilienne Beatrice Consuelo, première partenaire féminine de Noureev après son départ d'Union soviétique, Foofwa mime sa première expérience de scène, vécue six mois avant sa naissance dans le ventre de sa mère alors soliste du ballet Don Quichotte. De cette filiation, Foofwa relève le discernement de parents qui ont su transmettre leur passion d'un métier éblouissant mais exigeant sans l'en dégoûter. Et cet amour de la danse transparait dans tous les gestes du danseur qui reprend à son tour ici la mission de transmission.

Drôle, Foofwa l'est constamment, excessivement parfois, tant l'Arlequin semble imprévisible à lui-même. S'il n'est jamais véritablement sérieux, la force et l'élégance avec laquelle il incarne ses maîtres touche parfois jusqu'aux larmes, quand par exemple il nous surprend en jouant tous les rôles la scène d'ouverture de *Café Müller* et incarne une Pina Bausch somnambule troublante de justesse.

Brûler les planches, dit l'expression. Sous l'impulsion du malicieux danseur, c'est l'ensemble du théâtre qui prend feu. Car Foofwa est un performer hyperactif et amoureux de la scène. Tout ce que le moment présent offre, Foofwa s'en saisit. Une langue qui fourche, une sortie de piste incontrôlée, un élan de spectateur, tout est prétexte au jeu. Et l'esprit performatif triomphe au moment où le rideau de fond de scène dévoile les coulisses et que les techniciens, à vue pendant tout le spectacle, ouvrent les portes de service découvrant une promenade boisée où circulent des landeaux et des trottinettes. Ou des employés de la sécurité de la très réputée école genevoise surveillant le périmètre de leur chorégraphie singulière.

La mérite de la proposition du danseur réside également dans ce parti pris de démonter la machinerie du théâtre. On voit les techniciens collaborer avec l'artiste ; le régisseur sort de sa cabine pour dénoncer les difficiles conditions de production de la danse ; Foofwa lui-même explore tous les espaces de la boîte noire du théâtre, nous révélant dans le même temps les coulisses du théâtre et celles des interprètes. Lorsque, après une imitation tout à la fois brillante et hilarante d'un Nijinski vibrant d'âme slave dans le *Spectre de la rose*, il opère une plongée à la Buster Keaton à travers le rideau de fond, interrogeant le spectateur sur la manière dont Nijinski peut bien avoir atterri de son saut après sa sortie héroïque, on découvre alors l'autre face de cet art de l'envol et de la grâce : la chute, la blessure, l'épuisement.

La générosité et l'impressionnante plasticité physique de ce caméléon chorégraphique balayent toutefois d'une pirouette les aspérités du métier au profit de l'illusion du spectacle et l'on ressort des *Histoires condansées* cultivé et heureux d'avoir vibré deux heures durant au rythme des fulgurances de Foofwa.